

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 13

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVRIL

QUAND le merle a chanté, quand, du haut de la dernière branche encore nue, il a lancé son cri d'appel, c'est le signal du grand recommencement, tel que l'a chanté le poète René Morax :

*Le ciel s'emplit d'un frémissement d'ailes,
Des chants d'oiseaux s'élèvent dans les bois,
Avril, avril, voici les hirondelles
Qui vont nicher sous l'aubert de nos toits.*

Tandis que sur les pentes du Jura la neige s'attarde, ici, dans les bas, on a déjà taillé la vigne, et les coteaux apparaissent comme noirs, à cause des souches que l'on a dépouillées de leurs sarments. En petits tas, bien alignés, ils attendent d'être mis en fagots. Et là-bas, au bout de la pente, le lac est tout luisant par les jours calmes. Ou bien il prend une teinte verdâtre et se hérissé de petites crêtes écumeuses quand le vent souffle.

Et voilà qu'on commence à sortir des demeures, où l'on s'était cantonné devant l'hiver. Prudemment, comme fait la jeune pousse encore frêle qui craint les nuits froides, l'homme se hasarde à sortir. Il s'aventure à l'air, il reprend possession de l'étendue.

Avril, temps de la grande expansion de tout. Il n'y a pas que les bourgeons qui attendent de percer leur dure enveloppe. Il y a toutes ces jeunes pousses qui sont pressées de sortir de terre; il y a cette multitude de graines qui s'y tenaient blotties et qui ont commencé de tressaillir à l'approche des vents chauds. Et de même que le vent du dehors se déchaine, il y a toutes les passions qui se raniment, car l'homme, plus que tous les êtres vivants, est soumis au caprice des saisons. Il est si près de la nature, si près des choses, qu'il tend à les imiter. Quand l'automne est venu, il a resserré sa vie, il l'a diminuée, il l'a rétrécie; il a, pour ainsi dire, vécu en dedans.

Mais à l'appel d'avril, l'homme des champs se hasarde à sortir; il ouvre sa porte; il se jette, de nouveau, dans la vie.

On va le long des haies par un jour de grand soleil; on jouit de la lumière, du ciel bleu, du vent tiède, et l'on s'étonne de voir les arbres dépouillés. Et le soir des Brandons, on salue le départ de l'hiver par des feux de joie allumés sur la montagne, tandis qu'un cortège aux lampions défile dans les rues, précédé de la fanfare. Mais quand la nuit vient, le vent hurle dans la cheminée, il passe avec fracas sur le toit et il pleure aux fentes des portes. Et le matin, quand on se lève, on voit que tout est blanc. C'est l'hiver qui est revenu. On dit :

— Jamais on a vu la campagne si en retard.

Et, dans notre impatience à vouloir faire les premières semences, on oublie le vieux dicton populaire : « Pluie de mars et vent d'avril font la richesse du pays ».

Sous le ciel déchiré, toute la montagne se montre brusquement avant de s'envelopper de nouveau dans les brumes.

Avril, avril, temps du renouveau, je t'aime à cause de tes aspects changeants! J'aime ton ciel bleu, où passent continuellement de tragiques nuages noirs, parce que ton ciel est plein de promesses. Doux et calme comme une belle journée de septembre, tu es soudain frileux comme un matin de février, ou bien mouillé et transi comme un soir d'arrière-automne. J'aime tes prés qui reverdisent

en quelques jours, les prés où l'eau court dans des petites rigoles tortueuses. L'eau n'est plus prisonnière; elle va au gré de son caprice et partout elle fait pousser les perce-neige et les crocus. Puis, quand l'herbe a grandi, quand les dents-de-lion dressent leurs longues feuilles pareilles à des lames de scies, faisant une sorte de couronne aux cardamines, on fauche pour la première fois.

Dans les étables, les vaches s'impatientent parce qu'elles ont senti l'herbe tendre que le domestique vient de décharger dans la grange. Et le pré fauché est joli à voir, à cause de cette tache blanche à côté de tout ce vert, où la faux n'a pas encore passé. Il y a une bande blanche et une bande verte, et j'aime voir ces deux couleurs, au premier printemps, parce que ce sont les couleurs vaudoises.

Avril, avril, tu remplis nos cœurs d'espérance. Qu'importent les bourrasques et la neige sur les feuilles, puisqu'à ton appel la sève ne se fatigue jamais, ni ne se décourage. L'espérance est plus forte que le désespoir; elle convient aux âmes vaillantes.

* * *

Dans le Haut-Jura, le printemps est pareil à l'automne. Quelques rares crocus se risquent à percer l'herbe jaunée par l'hiver. Mais leur durée est éphémère, parce que, sur ces hauteurs, la neige et les gelées ont de rudes retours.

Quand on quitte la plaine, la route monte — une route tout en contours, une route interminable. On entre dans la forêt, où les sapins dressent leurs fûts énormes. Aux fentes de l'écorce, la résine pleure: ça et là, de grosses pierres moussues, amenées par les glaciers, jalonnent la belle route. Tout est silence et solitude. La mousse assourdit les pas dans cette immense sapinière qui apparaît comme un temple gigantesque, fait pour la méditation et le recueillement. Aucun bruit; seulement la plainte du vent dans la cime des arbres. C'est bien la « grande joux séculaire » dans sa paisible majesté, la grande joux qui remplit l'âme de mélancolie. Le soleil ne pénètre qu'avec peine à travers sa haute futaie, et les saisons qui se succèdent ne changent guère son aspect, grave comme un psamme et sévère comme une confession de foi huguenote. Et, quand on la quitte, on éprouve de la joie à revoir le soleil, le ciel bleu, les grands pâturages, où la neige s'attarde, et les rochers qui deviennent roses au soleil couchant.

En bas, vers la plaine, il y a des forêts de hêtres et de chênes: vieux arbres solides et robustes, dans lesquels une sève abondante et généreuse coule. Quand avril revient, on assiste à la montée des feuilles, et l'on marque ainsi les progrès de la saison à l'épanouissement des premières folioles d'un vert tendre. Durant un mois, la verdure escade les pentes du Jura; elle atteint les hautes crêtes vers le mois de mai, alors que les pâturages sont partout fleuris de gentianes.

Et le dimanche, les jolies filles s'en vont dans les bois; elles ont mis des robes neuves et des chapeaux à rubans multicolores. Elles font, avec les jeunes feuilles du hêtre, des couronnes qu'elles mettent dans leurs cheveux et elles s'en reviennent au village. On entend leurs cris, leurs chuchotements et leurs rires. Elles sont gaies parce qu'elles ont vingt ans et que, ce soir, on dansera dans le battoir mécanique au son d'un accordéon.

Jean des Sapins.



ONN'HISTOIRE DE RESEGNA

AVO z'on z'u medzi de la resejna ao vin couet? Io è-te lo biau temps qu'on passe tota la né à fère clii vin couet, à Isanlà avoué lè grachouse dèveron la tsaudàire tot ein ratiseint lo fû et ein bèvessent quauque verro de novi? Ao dzo de vouâ sè fotant bin de la resejna, lè dzouveno. Lau faut de la confiture, quemet diant.

On iâdzo lài avâi onna fenna qu'on lài desâi la Suzette Tacounet, que fasâi ti lè z'an de la resejna de vin couet. Onn'annâie, cliiâ Suzette l'avâi dècidâ de la couâire de dzo, por cein que l'an dèvant l'avâi fète de né et s'étâi tellemèint eindroumâite dèvant sa tsaudàire que la resejna s'étâi frecacha à tsavon et que l'avâi prâ tant croûio goût que l'avâi ètâ dobedja de vouthi sa tsaudàire su lo fémé. David, l'hommo à la Suzette, l'avâi dan trohî sè bliesson la né dèvant et lo matin, vè lè six hàore, l'avâi peindu la tsaudàire ao coumaclio et l'avâi eimpliâie de vin. Aprî l'avâi eimpougni son iaudzo et l'étâi parti fère dâi dzèvalle.

Quand lo David fut via, la Suzette eimmourdza on pucheint brandon dèso la tsaudàire pu lo s'ein allâ coterdzi avoué la vesena.

Quauque dzo dèvant, David avâi met sè coque chètsi à la tsemena dein onna cliiâ qu'ètai posâie su duve traverse ein bou. Coumeint la Suzette bete on pucheint moui de bou dèso la tsaudàire, cein fasâi on fû de la mètsance, que lè fllianne allâvant quasu ao coutset de la tsemena...

Tandu clii temps, la Suzette et la Marienne barjaquâvant, taboussjâvant et menâvant la leinga ao tot fin et ne vaiant rein.

Tot d'on coup, vaicé lè traverse que tegnant la cliiâ que prègnant fû et pu... crâ... lè coque tsisant dein la tsaudàire de resejna, que cein fâ onna brison que la Suzette et la Marienne s'en sant tot parâi apècuve. Quinte boueliâie l'ant fé! Ie lài avâi bin dè quie: lè coque et lo bou bourliâ l'étant tsesâ dein la tsaudàire que l'avâi montâ et que lo vin couet sè frecassâie à tsavon. L'â faliu dètieindre lo fû coumeint l'ant pu, et repètâsi la cliiâ et condhâ rebetâ lè coque dedein.

Quinta resejna! bonté dau ciè.

Lo né, quand David l'è revenu à l'ottò, l'â voliu agottâ lo vin couet. L'ein preind 'na coulièrâ et la met dein son mor, mâ sè trove onna coqua dedein, que l'â risquâ de sè trossâ onna deint. Lo David furieux sè met à teimpètâ. T'eimpougne l'ècouèlletta de resejna, la tsampe ao mâiteint de la cou-sena et... rrau... sè trosse ein mille bocon et trâi ao quarto coque et dâi bocon de soutsé rebattant su lè carron.

— Tonnerre de tonnerre! so fâ David, de la cougnarde âi coque sti an!

Lâi a pas faliu grand temps po devenâ cein que s'étâi passâ. D'ailleu, dein la tsemena, lè coque l'étant tote eimbarouffâie de resejna et à mâiti bourliâie. L'eimpougne adan sa fenna pè la tignasse et lài fâ :

— Vilhie tseguelhie, n'ausse pas lo bonheu de referè dau vin couet à coque, où-to, ão bin tè lè plianto d'avau de la rita !

Pierro Tappetta.

GARE! LA BOMBE. — C'était au temps des armes à capsules. Un tireur charge son fusil pour s'exercer à la cible. Il place la capsule sur la lumière, épaupe, vise, presse la détente. La capsule fait un raté. Il en met une autre. Même jeu. Une troisième. Le coup part avec une force telle que le recul est considérable. Notre tireur est renversé, l'épaupe luxée. Son fusil git à côté de lui sur le sol. Un voisin veut ramasser l'arme.

— Ne la touchez pas, fait son propriétaire, tout effaré; il y a encore trois coups dedans. Me.

DIX SECONDES DE COMMUNICATION AVEC LA PLANÈTE MARS

Conte.

I

QUAND la Mort surgit dans la chambre de John Hewligtown, cet astronome travaillait. La Mort toussa, lui ne se retourne même pas; absorbé dans ses études, il cherche vainement le moyen de correspondre avec l'une ou l'autre étoile. La Mort s'approche alors de lui, le tire par une mèche de cheveux, et le contraignant ainsi à relever la tête :

— Mon vieux, lui dit-elle, tu es un brave; ton existence fut un labeur continu. Je comptais l'arracher à la vie aujourd'hui, mais pour te récompenser je ne reviendrai que dans une année; en outre, je t'engage à formuler ton plus cher désir, je l'exaucerai dans la mesure du possible.

— Eh bien! s'écrie le savant, permettez-moi d'entrer en relation avec la planète Mars, ne fusse qu'un instant.

— Je t'accorde cela avec joie; dans 365 jours, tu pourras causer aux Martiens dix secondes. Réfléchis à la question que tu leur poseras et concerte-toi à ce sujet avec les hommes en vue de la terre.

La Mort s'enfuit, laissant John Hewligtown méditatif et ravi.

II

La nouvelle se répandit immédiatement dans le monde entier. Au bout de plusieurs mois, les docteurs des cinq continents se réunissaient à Pully pour discuter de cet événement. On fit des discours... Troizocub, le mathématicien renommé, exposa dans une conférence qu'il serait bon de savoir si la trigonométrie est en honneur chez les Martiens; l'illustre médecin Tyjeanne établit par un exposé magistral qu'il fallait leur demander s'ils connaissaient le remède contre la grippe; le célèbre physicien Aupetick proposa au contraire qu'on leur demandât si la découverte de la télégraphie sans fil était déjà faite là-haut. On ne s'entendit pas, on se disputa. Il y eut des scènes déplorablement : cinquante chimistes furent jetés à l'eau, vingt chirurgiens brûlés vifs à l'usine de Paudex et douze botanistes forcés de machonner des champignons vénéneux. La gendarmerie, ou plutôt le gendarme du village sévit : il fit évacuer la place du Prieuré.

Chacun regagna son pays.

III

Un journaliste écrivit : « Pourquoi n'interrogeons-nous pas tous les êtres raisonnables du globe à propos de la demande à adresser à Mars ? Faisons voter et posons aux Martiens la question proposée par la majorité; c'est justice ! »

Cet article remarqué fut reproduit par de nombreux quotidiens et l'on mit en pratique l'idée qu'il renfermait. Des bulletins de vote furent distribués aux femmes comme aux hommes âgés de vingt ans.

Hewligtown attendit avec impatience le résultat des scrutins. Prévoyant qu'il se sentirait trop ému pour entretenir la conversation avec Mars, il avait chargé son ami Raksoun de le faire pour lui. C'était donc à Raksoun seul que devait être confiée la décision du monde.

IV

Le grand jour est là. Une foule gigantesque, accourue de partout, se presse à Pully. Dans les premiers rangs, Poincaré, Charlie Chaplin, Clémenteau, Fatty, Foch, Nazimova regagnent lentement leurs places, puis c'est l'arrivée de Monsieur Rosset accompagné de Filippi et d'un groupe de chanteurs vaudois; on remarque les écrivains de l'Académie française, les membres de l'Académie Goncourt se présentant en caleçons de bain, avec des nègres; les actrices, dans de magnifiques toilettes, descendent de voiture. Assis à l'écart, Guillaume II passe sa couronne au papier de verre. Hewligtown, en blouse blanche, semble peu à l'aise, il est très pâle. Il dit à son entourage :

— J'ai bien réfléchi, c'est décidément la question de la télégraphie sans fil qu'il est le plus intelligent de poser; j'espère que les gens l'auront compris !

Tout à coup sept agents de police tombent foudroyés; majestueusement, la Mort se dresse devant Hewligtown. Celui-ci troublé lui explique par signes qu'il laisse à son collègue le soin d'entrer en pourparler avec Mars. La Mort s'incline, et tendant à Raksoun une sorte d'entonnoir :

— Quand j'aurai frappé trois coups, dit-elle, vous pourrez, en causant là-dedans, être entendu des habitants de la planète. Attention !

Le moment est solennel; chacun, haletant, tâche en se soulevant sur la pointe des pieds de distinguer quelque chose. Soudain le premier coup retentit, formidable : un frémissement parcourt l'assistance. Le deuxième coup éclate : des jeunes filles et Filippi s'évanouissent. Le troisième coup paraît être l'effondrement des choses. La terre tremble.

Raksoun se précipite, colle sa bouche à l'entonnoir, et frétillement :

— Martiens! quel est votre champion de boxe ?

Cinq secondes d'anxiété s'écoulent, puis une voix lointaine répond :

— Lolo Kolo-Kola.

La Mort, Hewligtown, l'entonnoir s'évanouissent, tandis que de la multitude, enthousiasmée, s'élève une immense clameur, portant jusqu'aux nues un nom désormais immortel :

— Lolo Kolo-Kola. *André Marcel.*

LA JEUNESSE DE JADIS

NOUS avons eu entre les mains le Registre des délibérations de la Jeunesse d'Essertes, dès le 1er août 1848. Ce registre, qui est un carnet, s'ouvre par un règlement.

On y lit que (orthographe respectée) :

Art. 10. — Tout célibataire, bourgeois de la commune, âgé de 16 ans, bien famé, peut être reçu membre en payant 10 batz.

Art. 11. — Les membres reçus de la Société promettra de contribuer de tout leur pouvoir au profit et à la prospérité de la Société.

Art. 14. — Si le fait est constant qu'un ou plusieurs membres cherchent chicane, ils pourront être condamnés par le comité à une amende qui ne dépassera pas 25 batz.

Art. 16. — Il est défendu à aucun membre de la Jeunesse de mener boire ou manger des personnes étrangères à la Société sous peine d'une amende dont le maximum est fixé à 25 batz.

La Jeunesse fait une fête le 20 août 1858 jour de la levure de la maison d'école.

Le 28 avril 1849 on décide une fête le dimanche 3 juin. A cette occasion la « Jeunesse ne prendra à sa charge aucun embarras, elle traitera avec un aubergiste pour qu'il fournisse à dîner le Dimanche et le Lundi à tant par tête, et qu'il ait à sa charge la musique, étant entendu que la Jeunesse donnera un écu de 5 frs de France pour les musiciens ».

Les Dimanche et Lundi 5 et 6 octobre 1856, la Jeunesse organise une fête chez l'aubergiste Crausaz lequel s'engage à fournir 4 musiciens et délivrera 8 pots de vin à la Jeunesse.

« La Jeunesse fera le pont des danses et aura le produit des cartes qui se délivreront pour danser ».

« Cette fête favorisée par le temps, un nombre considérable de danseurs est accouru des villages voisins » et laissa un bénéfice de 24 francs.

A l'occasion de la levure de la fromagerie il y a fête le 17 juillet 1859.

Le 12 mai 1867 fête.

Le 2 janvier 1881 la Jeunesse est dissoute, le mortier est remis à Frederic Desliaz.

En 1885 résurrection de la Société qui conserve les anciens règlements; le 24 juillet 1887 elle décide d'aller à Genève au Tir fédéral, en corps, le samedi 30 juillet. Elle avait 125 frs 60 en caisse.

* * *

Le registre s'arrête là. Les lignes ci-dessus ne sont pas d'un intérêt palpitant, mais jettent une faible lueur de folk-lore sur des mœurs qui s'en vont. C'est à ce titre que nous les donnons.

(Communiqué par Méline.)



ÉTAT-CIVIL

N de nos bons Lausannois, le papa Samuel L..., ayant quitté de bonne heure son village natal du Jorat, pour s'établir à la capitale, où il remplissait une importante fonction officielle, eut, au cours de son existence, une aventure assez curieuse qu'il racontait lui-même volontiers, avec toute la bonhomie qui le caractérisait. Laissons-lui donc la parole.

* * *

Après la mort de mon père, étant seul héritier, je me rendis dans mon village pour remplir différentes formalités, et recueillir le modeste héritage et quelques droits que me laissait l'auteur de mes jours. Entre autres droits, je devenais membre de l'importante Abbaye de l'endroit et je me fis recevoir par le secrétaire de celle-ci, afin de mettre les choses bien en règle et passer les écritures indispensables, qui me conféraient de droit le titre de sociétaire.

M. le secrétaire, un homme entre deux âges, à l'air quelque peu sévère, darda sur moi un regard inquisiteur et me posa quelques questions qui, paraît-il, ne purent le satisfaire. Dans le fond de sa pensée, il voyait sûrement en moi un intrus. De mon côté, fort de mon droit, je me plus à le laisser s'égarer et à compliquer les affaires. Il ajusta donc son binocle, prit enfin un grand registre, puis, avec des réflexions amusantes, moitié patois, moitié français, il parcourut du bout du doigt, en avant et en arrière, la longue liste des L... Quand il eût fini, il recommença, et ce manège commençait à durer d'une façon inquiétante, lorsque tout à coup, il se leva, me regarda bien fixement et me fit la déclaration suivante : « Mon ami, je ne puis vous inscrire, car vous n'avez aucun droit; voici bien le nom de feu votre père : L... Abram-César, mais celui-ci n'a pas eu d'enfant ».

Après une sortie pareille, mes amis, je n'eus pas la force d'insister; je me mis à rire de bon cœur, et il est probable que je mourrai sans avoir été mis en possession de mon droit de sociétaire de l'Abbaye de S... *O. D.*

QUI CHERCHE... — Au bureau du commissaire de police :

— Vous êtes sans profession ?

— Pardon!... inventeur de mon état.

— Qu'avez-vous inventé ?

— Rien!... je cherche.

ON S'EN DOUTAIT. — On a découvert, l'autre matin, dans la forêt de Sauvabelin, le cadavre d'un homme, jeune encore, lardé de coups de couteau. De l'enquête, il résulte que cet assassinat est dû à la malveillance.